

Jean-Robert DANTOU AGENCE VU'

LES MURS NE PARLENT PAS



Un dispositif complet et riche autour de cette trilogie photographique dans le champ de la psychiatrie.

Du 1^{er} avril au 30 juin 2016

- Une exposition en France (Mérignac),
- Deux expositions aux Etats-Unis (New-York),
- Des rencontres-signatures à Mérignac, Paris et New-York,
- Des séminaires à New-York,
- Des visites commentées à Mérignac,
- Un livre aux Éditions Kehrer.

VU'

- LES MURS NE PARLENT PAS, l'exposition

Pages 2 à 9

Les murs ne parlent pas est le résultat d'un dialogue de trois années entre le photographe Jean-Robert Dantou et une équipe de recherche interdisciplinaire en sciences sociales coordonnée par l'anthropologue Florence Weber. Réunie depuis 2011 au sein de la Chaire «Handicap psychique et décision pour autrui», l'équipe tente de comprendre à quelles conditions le point de vue d'une personne, décrite comme souffrant de troubles psychiques, peut être pris en compte dans une décision la concernant. Jean-Robert Dantou a travaillé dans différentes institutions (foyer psychiatrique, clinique privée, hôpital) et au dehors. En trois dispositifs distincts, il a construit avec des patients, des proches et des soignants des images qui à leurs yeux faisaient sens.

1. Objets sous contrainte
2. Psychadascales
3. Hôpital Bellevue

- LES MURS NE PARLENT PAS, le dispositif en France et aux Etats Unis

Page 10

- LES MURS NE PARLENT PAS, les photos libres de droits

Page 11

- JEAN-ROBERT DANTOU & FLORENCE WEBER

Page 12

- LES MURS NE PARLENT PAS, le livre

Page 12

- UN PHOTOGRAPHE DANS UN COLLECTIF D'ENQUÊTE

Page 13

- CONTACTS

Page 14



1. Objets sous contrainte

Une brosse à dents tordue, une pipe, un sac poubelle, une bague de fiançailles, des flacons de parfum...

Dans le premier volet de ce travail, le photographe a choisi de photographier des objets qui cristallisent des moments de prise de décision et qui nous font entrer dans la vie de ces personnes décrites comme schizophrènes, bipolaires, souffrant de troubles obsessionnels ou de syndromes dépressifs. Avec l'idée de sortir du spectaculaire et de contourner le stigmat, pour faire apparaître, derrière ces objets, des personnes.

Cette série est composée de diptyques présentés comme des fenêtres ouvertes sur le quotidien de ceux que l'on décrit comme fous.



#01 • LA BROSSE À DENTS D'AGATHE •

Tout commence ici, avec Agathe. Elle me parle de son mari, diagnostiqué bipolaire il y a des années, ils se sont séparés depuis. Elle n'en a longtemps parlé à personne, puis ça lui est passé. Agathe a eu trois filles avec cet homme, elle a vécu dix années à ses côtés, et se souvient de ses doutes à elle, de ses crises à lui, puis des hospitalisations, les unes acceptées, les autres forcées. Pendant longtemps, elle ne comprend pas ce qui se déroule sous ses yeux. Elle ne sait plus comment déchiffrer certaines situations.

Un soir, son mari rentre à la maison avec des caisses entières de vinyles qu'il a achetés au coin de la rue, Sosa Mercedes, Chico César, Chet Backer, ça lui plaît mais elle trouve ça bizarre, tant de disques d'un coup. Quelques mois plus tard, il change tout le mobilier du salon sans la prévenir. Il fait des

achats compulsifs, parle de choses qui ne lui ressemblent pas, elle est déroutée.

Lorsqu'elle lui pose des questions, il réagit mal, lui dit qu'elle s'inquiète pour rien.

Un jour, ces actes prennent la forme d'objets cassés dans la maison : son mari a défoncé les portes de l'armoire du salon, toutes les lampes sont à l'envers, et il a tordu sa brosse à dents. Ce jour-là, elle comprend qu'il y a un problème qui la dépasse.

Cette brosse à dents tordue, objet d'un quotidien qui se fissure, est un déclencheur : c'est en la voyant qu'Agathe décide de convaincre son mari d'aller avec elle aux urgences psychiatriques. C'est en la découvrant que je décide de suivre cette piste d'objets que j'appellerai plus tard des « objets seuils », objets de frottement, qui grincent et parlent de basculement, de prises de conscience et de décisions à prendre.



#03 • LA PIPE D'ANTOINE •

Antoine a une trentaine d'années. Après avoir été un brillant élève au collège, il « décroche » au lycée suite à la mort de sa mère, et s'enferme. Il entre dans une longue phase de dépression dans laquelle il s'enlise pendant des années. Il passe énormément de temps sur son ordinateur, et il est embauché vers vingt ans comme développeur dans une entreprise de mille cinq cent salariés. Il vit en autarcie sur son poste de travail, m'explique qu'il réussit à ne parler à personne pendant près de deux ans. Vont suivre des périodes qu'il qualifie de « lourd retrait social et affectif » et qui le mènent à plusieurs années d'hospitalisation : huit hospitalisations sous contrainte et trois hospitalisations libres. Il est diagnostiqué schizophrène. Je m'entends bien avec Antoine. Son langage, sa gestuelle, ses attitudes, ses raisonnements, tout chez lui m'étonne, il ne

ressemble à aucune des personnes qui m'entourent. Pendant ses années d'hospitalisation, il s'est défait progressivement de tous ses objets. Il n'a plus de papiers d'identité, plus de brosse à dents, plus de manteau, plus de portefeuille, plus de clés, plus de téléphone. Quand je lui parle de mon travail, de la question des choix, des décisions, des objets qui dans son quotidien pourraient cristalliser une décision le concernant, rien ne lui vient. Après un temps, il me dit : « Je pense à un objet... ma pipe... Ma pipe, c'est ma liberté ».

Pendant des semaines, alors qu'il n'a que quinze Euros par mois pour ses achats personnels, il a mis quelques Euros de côté dès qu'il le pouvait, et il a fini par réunir 25 Euros pour s'acheter cette pipe. Il l'aime beaucoup, à la fois sa forme, mais aussi le fait de fumer la pipe plutôt que des cigarettes. Il trouve que ça lui donne un style. Une pipe, ou la possibilité pour lui d'envisager d'exister à nouveau.



#21 • LES BANDES CÉNESTHÉ-
SIQUES DE XAVIER •

Je croise l'histoire de Xavier à l'automne 2013, alors que j'accompagne l'équipe de recherche avec laquelle je travaille dans plusieurs institutions de santé mentale du sud de la France. Xavier a une quarantaine d'années, il est diagnostiqué schizophrène, et quelques mois avant notre passage il a mis le feu à son salon. Les amis qu'il héberge alors échappent de justesse aux flammes, et il est condamné pour incendie volontaire avec mise en danger de la vie d'autrui. Il est incarcéré. Depuis son arrivée en prison, il souffre de ce que l'on appelle des hallucinations cénesthésiques : revivant l'épisode traumatique de l'incendie, il croit être brûlé et ressent

des brûlures insupportables sur son corps, alors qu'il n'a rien. Pour apaiser sa souffrance, il enroule son corps de bandes en découpant le drap de son lit, comme une momie. Les gardiens de prison, qui ne comprennent pas ce qu'il a, tentent en vain de lui arracher ces bandes, il les remet systématiquement et se tord de douleur dès qu'on les lui enlève. Incapables de faire face à la situation, les surveillants finissent par demander l'intervention d'un infirmier psychiatrique. C'est lui qui nous raconte cette histoire, inquiet du sort des fous en prison. Je comprends que seul un psychiatre ou un infirmier psychiatrique sait que l'on peut souffrir d'une brûlure sans être brûlé, comme on peut souffrir d'un bras amputé.



#24 • LA FOURCHETTE
TORDUE •

Un matin, dans cette même clinique, j'entre dans la chambre d'un patient avec un membre de l'équipe de recherche. Nous continuons à observer le déroulement des changements de chambre. Une soignante est à l'oeuvre pour commencer le tri des objets à garder et à jeter. En rentrant dans la pièce, je repère rapidement une fourchette tordue, qui me renvoie à ces autres objets du quotidien que j'ai déjà photographiés, la brosse à dents, le couteau, et qui parce que nous n'avons pas l'habitude de les voir tordus nous font tout de suite quelque chose. Mon collègue me regarde et me sourit : nous tenons là un « objet de fou », c'est sûr... Dès le premier regard, cette fourchette tordue est confortable, elle nous apparaît comme une preuve matérielle que la personne que

l'on a sous les yeux est bien folle, ou tordue, elle aussi, et qu'il n'y pas eu d'erreur d'orientation. Mais rapidement, le piège des apparences se referme sur nous : une soignante répond à notre curiosité en nous expliquant que le monsieur avait tordu sa fourchette non pas parce qu'il était délirant, persécuté ou suicidaire, mais simplement pour tasser sa pipe.

On lui avait confisqué son tasse-braises à l'arrivée dans la clinique, et il avait dû s'arranger. Ce n'était rien d'autre qu'un objet de débrouille, du même type que ceux que les détenus utilisent pour fabriquer des réchauds, des casseroles, des antennes de radio, bref pour survivre en institution.

Cette fourchette nous renvoie froidement à ce risque permanent pour celui que l'on décrit comme fou de voir ses actes et paroles – notamment les plus rationnels – retournés contre lui comme de nouvelles preuves de sa folie.



2. Psychadascalies

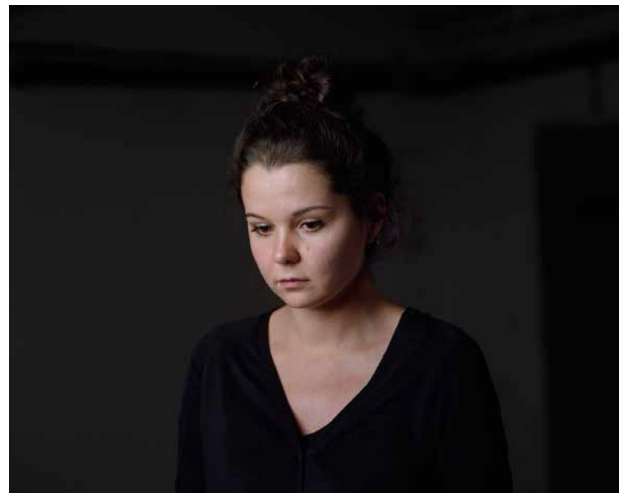
Résultat d'un atelier animé pendant un an au sein d'un foyer psychiatrique, ce second volet propose une réflexion sur les apparences supposées de la folie à travers une série de portraits dans lesquels sont représentés, sans les distinguer, patients et soignant: résidents, infirmiers, agents des services hospitaliers, stagiaires, éducateurs spécialisés, psychologue, secrétaire, psychiatre.

Chacun, tour à tour, à partir de photographies, de livres, d'extraits de films ou d'instructions particulières, a joué à inverser, imiter ou contourner les stéréotypes de l'iconographie photographique de la folie, nous interrogeant ainsi sur nos représentations.

Cette série est composée de 20 photographies.

ATAXIQUE — DÉSORIENTÉ — BRUYANT
ENVAHI — HISTRIONIQUE — NOMADE
HYPERTENDU — MÉLANCOLIQUE
DÉLIRANT — VIRULENT — AGRESSIF
CALME — ADAPTÉ — STHÉNIQUE
PERSÉCUTÉ — PSYCHOTIQUE
CHRONIQUE — CONNU
PASSÉ À L'ACTE — AUTO-AGRESSIF
HÉTÉRO-AGRESSIF — EN CRISE
CLASTIQUE IRRITABLE
MÉGALOMANIAQUE DÉCOMPENSÉ
ANGOISSÉ — BORDERLINE
HYSTÉRIQUE — DISCRET — PERSÉCUTÉ
HALLUCINÉ — SOURIANTE — TRISTE
INCURABLE — ASTHÉNIQUE
EN FENÊTRE THÉRAPEUTIQUE
CONFUSE — COHÉRENTE
FLUCTUANTE — SEULE — EXALTÉE
ADHÉSIVE — APRAGMATIQUE
ATTITUDES D'ÉCOUTE — SÉDATÉ

ADJECTIFS PROPOSÉS COMME POINTS DE DÉPARTS AUX PRISES DE VUES



*« Alors Etienne,
on fait une photo ? »*

*« Non merci, j'ai déjà
mon portrait dans tous
les commissariats. »*



3. Hôpital Bellevue

En septembre 2013, Jean-Robert Dantou commence un travail d'approche auprès de plusieurs hôpitaux psychiatriques. On lui répond systématiquement qu'il est impensable, pour des raisons éthiques, juridiques ou médicales, de faire des photographies à l'intérieur d'un service fermé de psychiatrie. Après six mois de négociation, il arrive à convaincre le service de psychiatrie de l'Hôpital Bellevue de l'accueillir, en proposant de prendre ces difficultés à entrer dans un service de psychiatrie comme point de départ de son travail.

Ce dernier volet est un essai mêlant écriture et photographie, qui pose deux questions traversant l'ensemble du projet : Où se trouve le point d'équilibre entre la protection des personnes et leur droit à l'image ? Comment le dispositif photographique peut-il contribuer à redonner du sens, là-même où le sens est supposé avoir disparu ?

Cette série est composée de 25 photographies et textes.



LUNDI 12 MAI 2014 - VUE DE L'HÔPITAL

Première photo à l'hôpital. J'aurais pu la faire il y a trois mois lorsque je venais tôt le matin et qu'il faisait gris. Le bâtiment est impressionnant, c'est un grand immeuble blanc, avec des terrasses protégées et des points rouges sur les baies vitrées. Si l'on est attentif, on entrevoit parfois en transparence un patient ou un infirmier en train de fumer. Les patients ont des terrasses pour respirer.

Vu de l'extérieur, le bâtiment fait penser à la fois à un hôpital et à une prison. La hauteur inhabituelle des protections vitrées laisse entrevoir une contrainte inhabituelle de sécurité.

Mon appareil, une chambre grand format, est posé sur un trépied. Alors que je m'appête à faire une nouvelle photographie, je vois sur le dépoli de mon appareil un personnage s'avancer. Il m'interpelle et m'explique qu'il est interdit de photographier le bâtiment, même de l'extérieur. Il s'agit du chef de service des premiers étages, il me demande d'arrêter les prises de vue.

JEUDI 15 MAI 2014 - GUSTAVE

En arrivant ce matin, je croise en bas de l'hôpital Anna, une stagiaire infirmière, et Gustave, un jeune homme de dix-sept ans arrivé dans le service il y a quelques jours et dont l'équipe parle beaucoup pendant les réunions du matin. J'ai fait sa connaissance hier, lorsqu'il m'a demandé de faire son portrait sur la terrasse, au milieu des fleurs. En le croisant avec Anna ce matin, j'ai d'abord cru qu'il avait eu une permission de sortie, que Anna fumait une cigarette dehors, et que comme ils ont à peu près le même âge ils s'étaient mis à discuter. Je passe quelques minutes avec eux, ils parlent de choses pas faciles, et je comprends rapidement que Anna n'est pas en pause, mais qu'elle accompagne Gustave pour sa sortie. Je comprends plus tard qu'il a eu une autorisation de sortie accompagnée, et que Anna était donc en train de travailler. Ils m'autorisent tous les deux à les photographier. Gustave étant mineur, j'ai non seulement besoin de son autorisation de droit à l'image signée, mais également de celle de ses représentants légaux. Sa seule signature ne me permet pas pour l'instant de publier son image.



MARDI 24 JUIN - VUE DE LA FENÊTRE DE MARTIN

A l'entrée de la chambre d'isolement, j'entends Martin, dont la chambre est proche, parler à un autre patient : « Il est toujours là le photographe ? » Je lui réponds de loin : « Je suis toujours là, vous avez quelque chose pour moi ? » Il me demande de venir, et me montre la vue de sa chambre. Je vois un patient attablé, en train de parler avec un autre patient, et des liens de contention en train de sécher sur un étendoir. Je ne sais plus ce que Martin me raconte exactement, mais il me parle d'une histoire d'institution, de prison et de liberté. C'est la vue de sa chambre, c'est son point de vue, c'est ce que j'étais venu chercher.



LUNDI 26 MAI 2014 - STÉPHANIE

Ce matin je parle avec Stéphanie. Elle me dit que ce que je n'ai pas le droit de photographier ici, c'est sa folie. Je lui demande comment celle-ci se manifeste. Elle m'explique qu'elle a été hospitalisée suite à une bouffée délirante, et que son délire était alors accompagné de peur. Pour se rassurer, pour tenter de remettre de l'ordre dans son monde, elle se met à classer les objets qui l'entourent et à réagencer sa chambre de manière minutieuse. Tout passe alors, pour elle, par la couleur. Sur le sol de sa chambre, deux couleurs se côtoient : le marron, qu'elle associe à la maladie, au mauvais, au négatif, et le bleu associé à la vie, au positif. Elle classe alors les choses de la chambre selon leur type : les draps blancs de l'hôpital sont classés du côté de la maladie et posés sur le sol marron, les draps colorés ou à fleurs sont disposés du côté de la vie. Le lit, quant à lui, est déplacé pour constituer un passage entre la chaise sur le bureau et le sol bleu. Stéphanie déplace attentivement chaque objet, c'est la manière qu'elle a trouvée pour se protéger. Nous discutons longuement, je lui propose de mettre en scène ce refus de donner à voir sa folie. Elle remet sa chambre dans un état similaire à celui qu'elle m'a décrit, j'installe mon appareil photo, elle cache la scène avec sa main.



France : Mérignac et Paris

- Mérignac, Vieille Eglise Saint-Vincent

Exposition : du 16 avril au 30 juin 2016

Rencontre-signature : 16 avril 2016 à 16h30

Visites commentées : à 19h les 13 et 27 mai, 10 juin
24 juin 2016 (entendants et malentendants/LSF)

- Paris, Le Bal

Rencontre-signature : 21 avril à 19h



LES MURS NE PARLENT PAS
MÉRIGNAC
16 avril
30 juin
2016
Jean Robert et Florence
DANTOU | WEBER

VU⁹⁰



Vieille Église Saint-Vincent
Du mardi au dimanche 14h-19h - Entrée libre
Tramway ligne A - Arrêt Mérignac Centre

Photographic Exhibits

VIVRE AVEC
DEALING WITH IT

Jean-Robert Dantou (VU')

April 4-29, 2016
La Maison française of NYU
16 Washington Mews

PSYCHADASCALIES
PSYCHADASCALIA

Jean-Robert Dantou (VU')

April 4-29, 2016
The Kimmel Vitrines, NYU
La Guardia Place & West 3rd Street

Etats-Unis : New-York

- Espace Kimmel
60 Washington Sq. South New York City
Exposition : du 1er avril au 29 avril 2016. 2è volet
Psychadascalies

- Maison Française - NYU
16 Washington Mews
Exposition : du 4 au 29 avril de Vivre avec, une série
de Jean-Robert Dantou réalisée en 2012 qui met en
scène les résultats de recherches ethnographiques et
statistiques sur la prise en charge,
familiales et professionnelles, e personnes handica-
pées ou dépendantes.

- Librairie Albertine
972 5th Ave
Rencontre-signature animée par
Jamie Wellford (senior photo editornewsweek) : 30
mars 2016 à 19h

- The Great Room - NYU
19 University Place

In conjunction with *Envisioning Accessible Futures: Disability, Caregiving, Photography workshops*.

Presented by NYU's Center for Media, Culture and History, Institute of French Studies, and Council for Disabilities.

Co-sponsored by Anthropology, NYU; Center for the Humanities, NYU; Department of Photography and Imaging, NYU; Global Research Initiatives, Office of the Provost, NYU; The Kimmel Galleries, NYU; La Maison française of NYU; Council for the Study of Disabilities; Transfers (École normale supérieure - Collège de France / PSL Research University).

Objets sous contrainte



Ref. OSC 1



Ref. OSC 3

Psychadascalies

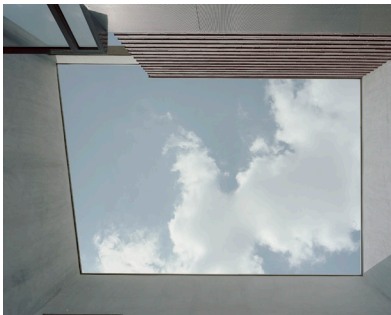


Ref. PSY 2



Ref. PSY 3

Hôpital Bellevue



Ref. BEL 2



Ref. BEL 3



Ref. DAN21167-2012CLo8



Ref. DAN21167-2012CL16

Jean-Robert DANTOU

Formé à l'école Louis Lumière et à l'EHESS, Jean-Robert Dantou, photographe membre de l'Agence VU', explore depuis une dizaine d'années les liens entre photographie et sciences sociales. Il travaille notamment sur des problématiques liées à la mémoire, à la santé mentale et aux migrations.

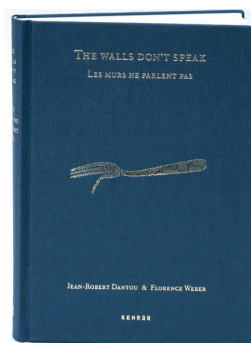
Au cours des dernières années, il s'est consacré à différents travaux aux Etats-Unis, en Allemagne, en Asie, en France et au Chili. Il a en parallèle animé des ateliers visuels et sonores auprès de primo arrivants du Collège Jean Renoir de Bondy.

Ses travaux sont régulièrement exposés, publiés et édités : Ombres Chinoises, Éd. Atlantica 2004 sur la Chine contemporaine, Ceux qui aiment les lundis, Éd. Le Chêne 2012 traite du monde coopératif français ou encore Mon entreprise prend la pose, Éd. Democratic Books 2010, qui s'intéresse aux petites et moyennes entreprises.

Il partage aujourd'hui son temps entre des commandes institutionnelles (Région Ile de France, Ministère de l'éducation nationale, Agence du Service Civique...) et des résidences artistiques (DRAC, ARS, EHESP).

Florence WEBER

Florence Weber, professeur à l'Ecole normale supérieure (rue d'Ulm), est spécialiste des transformations de la parenté contemporaine et de la division du travail entre familles et professionnels dans la production de la santé mentale. Elle vient de publier «Brève histoire de l'anthropologie» (Flammarion) et, avec Jean-Robert Dantou, «The Walls Don't Speak» (Kehrer Verlag). Elle est chevalier de la Légion d'honneur.



Éditions Kehrer
17 x 23,5 cm
344 pages
+ livret de 12 pages
Couverture cartonnée
Impression sur toile
Français/anglais
Prix conseillé : 40€
En vente sur:
laboutiquevu.com

Pour notre groupe de sociologues, travailler avec le photographe Jean-Robert Dantou sur des personnes décrites comme schizophrènes, paranoïaques, bipolaires, dépressives, obsessionnelles, sur leurs proches et sur les professionnels qui les soignent et les accompagnent, ce fut d'abord ouvrir de nouvelles possibilités d'enquête. Dans sa matérialité même, le dispositif photographique oblige les enquêteurs à travailler à découvert, à nouer des alliances claires, à dire aux enquêtés ce qui leur importe, au risque de se voir éconduits.

Décision fut prise de photographier des objets, à la fois parce qu'ils montraient des moments clés, des révélations, des défaites ou des conquêtes, et parce qu'ils laissaient les personnes dans leur ombre protectrice. Chercher des objets qui signifient quelque chose pour les enquêtés et pour les enquêteurs, c'est parfois leur faire découvrir ce qui compte à leurs propres yeux, ce qu'ils veulent donner à voir par l'intermédiaire de la photographie, ce qu'ils retiennent aujourd'hui du passé ou du présent. C'est les aider à construire les histoires que le photographe raconte en même temps qu'il en fabrique les images.

Une telle expérience permet de contourner l'autorité de ceux qui racontent depuis plus de cent ans l'histoire singulière des fous – l'autorité du psychiatre, celle du philosophe, de l'historien ou du sociologue – sans pour autant abandonner l'exigence de rigueur qui anime le savant. Dans chaque image et texte liés, Jean-Robert Dantou restitue une histoire qui lui a été racontée par une personne soignée, ou par certains de ses proches, ou encore par certains de ceux qui doivent la protéger ou l'aider. Les sociologues sont intervenus dans les textes pour faire préciser les conditions du dialogue. Qui parle ? Qui emporte la conviction du photographe et pourquoi ? Quelles interprétations sont restées dans l'ombre ? Comment avoir accès aux différentes places occupées autour d'un malade chronique, selon les moments de crise et les périodes de rou-

tine, selon le contexte institutionnel où il est pris ? Lequel de ces personnages s'efface à tel moment et revient sur le devant de la scène à tel autre ? Mettre en série ces images et les récits qui leur donnent sens, c'est rompre avec l'illusion de l'ineffable singularité du fou, montrer les régularités, ouvrir la voie à des analyses objectives tout en préservant l'intimité de chaque objet-récit.

Car la première analyse menée dans le feu de la création artistique sera poursuivie dans le calme du cabinet de travail du sociologue et avec ses outils propres d'objectivation. Elle permet déjà d'ouvrir la réflexion sur le statut des objets extraits, grâce à Jean-Robert, de la vie des personnes qu'il a rencontrées. Objets révélateurs pour des parents, des conjoints, des enfants dans l'incertitude. Choses personnelles appropriées ou rejetées par ceux qui deviendront des patients de la psychiatrie, ou l'ont été un jour, ou le sont encore. Objets symptômes pour les professionnels du soin et de l'accompagnement, mais aussi pour les observateurs profanes parmi lesquels il faut ranger les sociologues et le photographe, ainsi que les voisins ou les passants déconcertés, dérangés, voire violentés. Objets d'institution qui disent le quotidien incertain des professionnels et des patients. Objets sous contrainte en lieu et place des personnes hospitalisées ou mises sous tutelle à l'initiative d'un tiers. Objets qui entraînent, signalent ou contournent la contrainte. Objets ambigus enfin, dont l'ambiguïté fait la force, comme la fourchette tordue qui révèle le poids de malentendu dans la vie quotidienne des fous.

Florence WEBER,
professeur à l'ENS, chercheur au CMH, au sein de la chaire « Handicap psychique et décision pour autrui » (EHESP – ENS)

L'ensemble du dispositif Les murs ne parlent pas bénéficie du soutien de :

- Caisse Nationale de Solidarité pour l'Autonomie (CNSA)
- Laboratoire d'excellence (Labex)
- Ecole normale supérieure TransferS
- MGEN. de la Caisse Nationale pour la Solidarité et l'Autonomie
- Ecole normale supérieure,
- Ecole des Hautes Etudes en Santé Publique
- Labex TransferS (Paris)
- Centre Maurice Halbwachs (Paris)
- Programme Culture et Santé en Ile-de-France (Agence Régionale de Santé & Direction Régionale des Affaires Culturelles)
- Fondation pour le lien social Croix-Rouge Française

Les événements organisés à New-York sont présentés par :

- Center for Media, Culture and History, NYU
- Institute of French Studies, NYU

sous le parrainage de :

- Anthropology, NYU
- Center for the Humanities, NYU
- Global Research Initiatives, Office of the Provost, NYU
- La Maison Française of NYU
- NYU Council for the Study of Disabilities
- TransferS (École normale supérieure Collège de France / PSL Research University)
- Department of Photography and Imaging, NYU



Virginie BOUGANT
Chargée de communication
et des relations presse
T +33 (0) 5 56 55 66 18
v.bougant@merignac.com



Bernadette SABATHIER
Directrice de la Communication
T +33 1 53 01 05 11
sabathier@abvent.fr

Patricia Morvan
Projets Culturels
T +33 1 53 01 85 89
morvan@abvent.fr